

Un saut dans l'existence Pour une politique de la déprise

Guillaume Asselin

Number 147, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83280ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Asselin, G. (2016). Un saut dans l'existence : pour une politique de la déprise. *Les écrits*, (147), 239–250.

GUILLAUME ASSELIN

Un saut dans l'existence

POUR UNE POLITIQUE DE LA DÉPRISE

« C'est maintenant qu'il faut reprendre vie¹. » Cette phrase sur laquelle s'ouvre *Cercle* de Yannick Haenel — qui lui-même s'ouvre par elle la voie d'une vie nouvelle, libre de tout ce qui en étouffait la joie et en brouillait l'éclat —, cette phrase qu'il ne cesse de répéter et de ruminer comme un mantra afin de s'en incorporer la force et le feu, cette phrase toute simple et terrible assigne à la littérature une mission, la seule qui vaille véritablement que l'on s'y consacre pleinement et sérieusement : nous tirer du sommeil confortable et lénifiant de l'habitude, nous extraire de cette existence de somnambules où tout un chacun travaille à s'aliéner toujours un peu plus en se contentant paresseusement d'«appliquer le programme». Pourquoi vouloir exister et chercher à trouver un sens à sa vie quand on peut se contenter de fonctionner sans avoir à se poser de questions ? C'est, semble-t-il, la conclusion à laquelle est parvenue tout récemment le ministre de l'Éducation du Japon, Hakubun Shimomura, qui, comme chacun sait, a envoyé une lettre aux présidents des quatre-vingt-six universités du pays, en juin dernier, leur demandant expressément de liquider les départements de sciences sociales et d'humanités ou, à tout le moins, de les convertir «pour favoriser des disciplines qui

1. Yannick Haenel, *Cercle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 15.

servent mieux les besoins de la société². » Vingt-six universités japonaises offrant des cours de littérature et de sciences humaines ont déjà signifié qu'elles répondraient à l'invite gouvernementale en fermant ou en réduisant l'accès à ces disciplines tout juste bonnes à entretenir les rêveurs et les désœuvrés dans des fadaises d'un autre temps dont on ne peut plus se payer le luxe.

En cette époque de nihilisme accompli et d'utilitarisme galopant, rien ne vaut, aux yeux de la société, qui ne soit quantifiable et mesurable, rien ne mérite d'exister ou de survivre qui ne sache se rendre utile en s'insérant servilement dans le circuit économique chargé d'en sanctionner la légitimité. Au regard de cet évangile du Chiffre qu'on colporte sur tous les réseaux et dans tous les milieux, il ne peut y avoir de bonheur que mathématique. Je pense ici au roman de Zamiatine, *Nous autres*, qui, au-delà du contexte soviétique où il s'enracine, se donne à lire à maints égards comme une anticipation géniale de ce règne du Mathème sommant aujourd'hui les vivants de se plier aux exigences du Marché auréolé des puissances que l'on conférait naguère aux divinités. Tout y apparaît soumis au «joug bien-faisant de la raison³», dissous dans la belle transparence des nombres au moyen desquels on a enfin trouvé à chasser les ombres de manière à ce que l'inconnu et l'imprévu ne puissent plus jamais troubler l'ordre public. Il s'agit, dans l'optique de ce totalitarisme rationnel, de solidifier la vie jusqu'à ce point de cristallisation où «rien n'arrivera plus⁴» qui n'ait été prévu, planifié, calculé, programmé. «De quoi les gens se soucient-ils le plus depuis leurs langes? demande le Bienfaiteur à son interlocuteur. De trouver quelqu'un qui leur définisse le bonheur et les y enchaîne. Nous réalisons le vieux rêve du paradis⁵.» Dans

2. Cité par Matteo Maillard, «Le Japon va fermer 26 facs de sciences humaines et sociales, pas assez "utiles"», *Le Monde.fr* (17/09/2015).

3. Eugène Zamiatine, *Nous autres*, Paris, Gallimard, 1971, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 36.

5. *Ibid.*, p. 212-215.

la tête d'aucuns, vendus à l'idée qu'on ne puisse désirer que ce que la société tient pour désirable, le *meilleur des mondes*, quoi qu'on en dise ou fasse mine d'en penser, ressemble en tous points à celui où l'on est ainsi délivré du souci de conduire sa propre vie et de se tenir de soi-même, puisque l'on n'a plus qu'à faire comme tout le monde en se contentant de jouer le rôle rassurant du pantin. L'absence à soi n'est-elle pas la meilleure façon d'en finir avec la douleur, là où l'on a perdu jusqu'à la ressource de pouvoir la sentir ou la ressentir? À l'introspection qui vous expose à aborder en terre inconnue et qui menace d'éveiller en vous des forces dont rien ne dit qu'elles n'en viendront pas à vous submerger, mieux vaut préférer l'amputation volontaire qui vous garantit la mise au pas de ce que la vie de l'âme a d'excessivement dérangeant et déconcertant.

Se mettre en vie

Il arrive pourtant un moment où certains, devenus incapables de se satisfaire plus longtemps de cette vie mutilée, de cette transe programmée, de cette parodie d'existence où, vivant, l'on n'est pas mieux que mort, en viennent à rêver d'autre chose. Survient un point à partir duquel on en a brusquement assez de *faire le mort* et de *mimer le vivant*. Où l'on éprouve une soif soudaine et irrépressible de se sentir en vie. Rien que ça : se sentir en vie, simplement se sentir, renouer avec la sensation et la sensualité, retrouver le corps érotique qu'on a égaré en chemin, se réapproprier la chair et son extraordinaire opulence que l'apathie générale a laissé tombé en déshérence. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour voir et entendre dans quelle misère affective vivent nos contemporains, combien ça souffre au-dedans, sous les sourires forcés ou le voile d'impassibilité que les anesthésiants de toutes sortes jettent sur les visages éteints d'où on a chassé le feu et la fièvre, soit les seules choses qui eussent été en mesure de les guérir de cet état de

désaffection prescrite où chacun s'enlise et agonise sans même en être conscient. «La chair est triste», non parce qu'on a lu tous les livres, mais parce qu'on ne les lit plus ou parce qu'on ne lit et n'écrit plus que ceux qui participent de cet engourdissement consenti. «Que les oiseaux et les sources sont loin⁶!», avons-nous envie de nous exclamer avec Rimbaud.

Aux psychés et aux corps menacés par cette atrophie générale des sensibilités, la littérature se propose comme un philtre brûlant, un *pharmakon*, un tonique et un viatique qui a le POUVOIR de tirer les esprits de leur torpeur et de les éveiller aux puissances dont on tente de les amputer afin de mieux les contrôler. À la société qui nous tue, au discours administratif qui transforme en cadavre tout ce qu'il touche, la littérature oppose un contre-monde, une autre manière d'exister, une autre langue, une parole ardente, vive, anarchique, dangereusement *libre*. Car il faut bien se rendre à l'évidence: «la parole, politiquement, ne tient plus⁷.» Plus rien de vivant ne s'y transmet. Comment y aurait-il quelque chose à attendre ou à espérer de ces discours où personne ne parle et que personne n'écoute, ne donnant plus à entendre que le creux dont sont faits les uns et les autres? Aux phrases éculées et aux mots émoussés qui circulent entre les murs blafards de la cité, aux palabres et aux déclarations d'intention émanant de ces «têtes sans force» pérorant au-devant de la scène sans plus de vitalité et de conviction que les morts de l'Hadès homérique, l'écrivain oppose la «PHRASE DE RÉVEIL». Une «manière, par un certain travail sur le langage, de se mettre en vie; le fait est que nous ne croyons pas que la vie, nous l'ayons reçue biologiquement au départ de notre existence. Il nous semble au contraire que, cette vie, nous devons la faire surgir, et cela par un certain rapport avec le langage qui nous amène à récuser les phrases usées, les phrases mortes que la

6. Arthur Rimbaud, «Enfance IV» dans *Illuminations*.

7. Yannick Haenel, *Les Renards pâles*, Paris, Gallimard, 2013, p. 95.

société continue à véhiculer, et qui produisent et reproduisent le somnambulisme⁸.»

Faire surgir la vie au contact de la parole, l'entretenir, la veiller, la nourrir, l'augmenter, la fortifier, l'enrichir, l'intensifier, là où tout est fait pour l'amoindrir et l'étouffer: voilà, sans doute, *l'acte littéraire* par excellence, par quoi l'art (*l'ars*) retrouve son entente première, originelle et spirituelle, l'assimilant à une «façon d'être et de vivre». Une façon d'être hors la loi, de vivre hors de l'utilité, en rupture avec le principe même d'identité sur quoi repose tout l'édifice sociopolitique. À cette manière d'être là, simplement, pleinement présent, parfaitement disponible à ce qui vient ou survient, à cette vie qui, larguant les amarres, s'envole loin au-dessus de l'action et du monde où les hommes s'affairent comme une meute d'automates sans désir ni volonté propre, Haenel donne le nom d'*existence absolue*. Avec elle s'ouvrent les portes d'un royaume où tout est vécu sous le régime de l'extase. Dans le vide qu'est devenue la vie de celui qui s'y consacre tout entier, il se met à pleuvoir des épiphanies. Le réel dont les occupations, les idées et les préoccupations embrouillaient les splendeurs se manifeste soudain à l'état brut, sans filtre, comme une volée d'étincelles sauvages jetées au visage, un fourmillement de lueurs au contact desquels l'esprit s'allume, s'illumine. Le corps n'est plus lui-même qu'un débordement d'acuité, une gerbe de sensations s'éployant dans la paume de l'espace, un brasier où sourit le feu. Dans cette étreinte avec l'instant foudroyant, dans ce temple amoureux d'un moment, on rencontre le temps sous l'aspect d'un afflux de présence, d'un assaut de sensations, d'un surcroît de silence où les mots brûlent comme des fleurs entre les lèvres de l'air.

Écrire ouvre la voie des visions où ondoie cette magie des heures vides dont personne ne veut, écrire se drape dans la

8. Yannick Haenel et François Meyronnis, *Prélude à la délivrance*, Paris, Gallimard, 2009, p. 24.

nudité des heures blanches secrètement irisées où le temps se met soudain à étinceler comme la lumière à la pointe d'un joyau. Chaque minute de cette existence absolue, de cette vie enfin déliée, délivrée, se met à respirer plus amplement, plus profondément, comme si le temps se distendait à partir du moment où l'on cessait de s'en soucier. Il y a dans l'écriture un point d'abandon qu'il s'agit de rejoindre. Il brille au centre du temps comme un tesson d'argent entre les mains d'un enfant sans visage. C'est le lieu de votre délivrance, le lieu de votre plus grande liberté. C'est un endroit effrayant, où le terrible sourit à la chance dont on ne sait jamais trop quoi attendre. C'est le ventre vibrant des aventures, la fourche prodigieuse où l'origine palpite comme un bourgeon d'acacia au sommet du printemps. Il aimante la quête en ébouriffant les certitudes, oriente en déchirant les chemins. Plus rien n'existe que le « hors sentier » à partir du moment où vous choisissez d'aller vers lui, sans savoir, le cœur gorgé de nuit.

On n'en finit pas de l'approcher. C'est vers lui que je navigue, à la suite d'Haenel et des autres qui m'y conduisent ou reconduisent, c'est autour de lui que je tourne jusqu'à m'étourdir, espérant un savoir de ce vertige qui me vient comme une forêt bruissant d'appels et d'indices au milieu de mes os et de mon sang, brûlants. Je m'y noie voluptueusement comme le chat dans la lumière ou le seau dans l'eau fraîche du puits. Je ne saurais assez dire le soleil que devient ma vie en ces instants de joie auxquels j'ai choisi de vouer le meilleur de mes journées. Ma tête n'est plus alors qu'une corbeille débordant de fruits empourprés. Des images rouges, vertes et bleues se mettent à neiger au-dedans de mon sang.

Le monde s'ouvre alors comme une source qui n'en finit plus de couler. Rien n'existe plus que ce ruissellement où s'offre sans fin l'abondance, à la manière de ce flot qui s'épanche de la fontaine bleue au pied de laquelle chantent et dansent les Muses aux voix de lys dans le poème d'Hésiode. Sur chaque parole, il

pleut de l'or. L'existence toute entière prend la forme d'un trésor qu'écrire émiette lentement dans la prairie du souffle pour mieux en goûter les nuances et les subtilités, pour mieux savourer le précieux de chacun de ses reflets.

C'est une grâce auprès de laquelle on voudrait toujours avoir la force d'habiter. On n'écrit que pour apprendre à séjourner dans sa proximité, dans l'espoir de pouvoir subrepticement se baigner dans sa lueur, sa suavité, sa générosité. C'est la forme que prend le don quand personne ne donne, quand *ce qui est* se donne sans pourquoi. Du cœur silencieux des choses monte un chant parfumé, une prière où le divin ondoie comme une fougère entre les doigts poreux du vent. Chaque morceau de monde rencontré sous la forme d'un pain d'épice, d'un bout d'écorce, d'une pelure de mangue, d'une coquille d'escargot ou d'une fauvette croisée à l'improviste apparaît comme un éclat de ce royaume où la parole vous introduit en douce, clandestinement, presque sans bruit. Dans ce feuillage de phrases qui se met à pousser et ondoyer entre vos mains, quelque chose d'étrange se met à frémir, qui a à voir avec la façon dont le temps vous parle à travers ces voix bruissant de partout, en tout – en vous et tout autour de vous.

Une « mémoire en avant »

C'est un autre trait de la posthistoire : alors qu'on claironne et annonce sur toutes les tribunes la mort de la littérature et des humanités emportées, avec le reste des produits du commerce où l'on a pris l'habitude de les classer, dans un gigantesque *solde général* où le vivant lui-même est mis à vendre, l'archive poétique mondiale s'ouvre comme une caverne d'Ali Baba d'où fusent des voix émanant simultanément de tous les temps et de toutes les traditions. Nous entrons, affirment Haenel et Meyronnis, « dans une *nouvelle époque du verbe*, où il est enfin possible de lire *ensemble* les textes les plus différents, de passer d'un poème orphique à un écrit taoïste, d'une méditation

védique à des éclaircissements sur Rilke, Hofmannsthal, Blanchot ou Jean Genet, sans qu'il s'agisse d'un quelconque syncrétisme⁹.» Affranchis des découpages géohistoriques ou civilisationnels, disponibles comme à aucune autre époque, ils s'offrent à nous comme d'extraordinaires *provisions de clarté* sommeillant au sein des œuvres, dans l'attente qu'un regard suffisamment attentif les éveille de la nuit où l'histoire les aura tenu tout ce temps endormies. L'acte littéraire tient dans cette manière toute singulière, parfaitement amoureuse, de s'incorporer les phrases que l'on rencontre sur son chemin afin de pouvoir mieux s'associer sa propre expérience. Celui qui sait leur aménager un lieu d'accueil dans l'espace de sa parole trouve à se nourrir en retour du stock de rayons que lire et écrire libèrent dans les esprits et les mémoires : « La parole qui accueille en elle une source devient elle-même source¹⁰ », ainsi que l'observe Haenel dont le rapport profondément sensuel avec les œuvres s'exerce sous la forme hautement jubilatoire d'une *hospitalité érotique* où la parole recroise sans cesse la jouissance.

C'est rien de moins que le temps et la somme universelle des expériences qui se sont accumulées à travers lui qu'on se met ainsi en état d'accueillir à travers la lecture des œuvres dont Haenel et Meyronnis affirment qu'elles forment une immense *genizah*¹¹ à disposition de chacun. Désignant le local attenant à la synagogue où l'on stocke depuis des siècles les manuscrits sacrés, il signifie en hébreu *dépôt, réserve, cachette*. Dans les replis et les profondeurs de ce passé mis à disposition sous l'espèce d'une bibliothèque intérieure gisent les germes d'une « mémoire en avant » où se profile la possibilité de rompre avec la bêtise du présent pour embrasser une *autre temporalité*, s'initier

9. Yannick Haenel et François Meyronnis (dir.), *Ligne de risque, 1997-2005*, Paris, Gallimard, 2005, p. 12-13.

10. Yannick Haenel, *Je cherche l'Italie*, Paris, Gallimard, 2015, p. 49.

11. Yannick Haenel et François Meyronnis, *Prélude à la déviance, op. cit.*, p. 130-131.

à une autre façon d'habiter le temps — tout comme le XV^e siècle a trouvé dans le réveil des textes antiques la voie de sa propre résurrection et les ressources qui lui étaient nécessaires pour s'affranchir de l'oppression féodale. «Est-il possible que les expériences circulent à travers le temps, et qu'elles se transmettent par le réveil de la mémoire? Peut-on hériter d'une extase¹²?» se demande l'écrivain à propos de l'accident rapporté par Rousseau dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire* où, perdant connaissance après avoir été renversé par un chien, il s'éveille avec l'impression de naître à la vie. Qu'est donc l'acte littéraire en dehors de ce don extatique, de ce legs existentiel, de cette transmission de conscience à conscience qui permet à chacun d'élargir sa vie à proportion de sa curiosité et de son appétit? Recouvrant sa dimension initiatique et destinale, la littérature que l'on s'emploie à évacuer de l'espace public tient en réserve tout un butin d'expériences, une véritable manne spirituelle où chacun est libre de piocher afin d'y trouver les paroles dont notre *maintenant* a besoin au regard de l'abîme qu'il s'agit de savoir traverser.

Cette transmission de la pensée et de l'expérience à travers le temps s'accomplit en silence. En marge des institutions et circuits officiels, elle forme «la véritable histoire¹³.» Elle requiert de celui qui ambitionne d'approcher ce silence voyageur le courage de la solitude, puisqu'il n'y a qu'en elle qu'on rencontre la parole perdue, la parole qui parle dans la parole, cette langue qui est de «l'âme pour l'âme», selon la formule de Rimbaud. Il n'y a peut-être plus que la solitude qui soit encore en liberté, il n'y a plus qu'elle qui soit restée inaliénable, il n'y a plus qu'elle qui se partage sans crainte de se voir prostituée à des fins bassement intéressées. Il n'y a plus qu'elle qui soit authentiquement politique: «la solitude dont je parle, affirme Haenel,

12. Yannick Haenel, *Les Renards pâles*, op. cit., p. 87.

13. Yannick Haenel, *Je cherche l'Italie*, op. cit., p. 95.

défait les adhésions, elle déjoue l'idée même d'identité: en elle, le spirituel, le poétique et le politique se rencontrent à travers l'éclair d'une chance qui repousse les démons du conditionnement¹⁴.»

Quitter la place

Là où le vieux rêve révolutionnaire a moisi, où l'ambition d'enrôler la littérature pour la mettre au service du politique a conduit à sa récupération partisane et à son instrumentation idéologique, il ne s'agit plus, aujourd'hui, de chercher la meilleure façon d'engager la parole dans les affaires de la cité mais, tout au contraire, d'y puiser la force et le courage de *se dégager* de cette «lugubre et crapuleuse mêlée sociale¹⁵» qui ne sait que se vautrer dans le purin en bêlant de satisfaction. Il n'y a pas à poser la question de la place de la littérature dans le monde d'aujourd'hui, mais à saluer, en elle, *ce qui nous délivre du désir d'en trouver une*, nous affranchit de l'idée même de place, nous invitant à nous *extraire* de cette machine à crétiniser et à fabriquer de l'adhésion à l'usage des esclaves et des moutons. Aux penseurs de la communauté qui s'interrogent sur la manière de refonder la collectivité hors des cadres traditionnels et des avenues arpentées sans succès dans le passé, Yannick Haenel oppose une avenue bien plus radicale: «La seule question qui fasse trembler la société a toujours été celle de la communauté, parce que la société ne veut qu'elle-même, et qu'elle redoute ce qui peut se substituer à elle. Mais, au fil des époques, les formes qu'a prises la communauté ont échoué; aujourd'hui, elles sont toutes périmées. Seule la solitude continue d'exister sans illusions; et peut-être, dans les conditions actuelles, demeure-t-elle la seule possibilité de faire

14. *Ibid.*, p. 102-103.

15. Yannick Haenel et François Meyronnis, *Prélude à la délivrance*, *op. cit.*, p. 16.

face à la société¹⁶. » Comme il ne saurait y avoir de communauté hors de l'aliénation qui la fonde et qu'elle appelle, la question n'est donc pas de savoir comment y entrer, comment y penser ou la repenser, mais bien comment en sortir et s'en affranchir une fois pour toutes : « Sortir du grappin, c'est pour moi la situation originaire, affirme l'écrivain. Cela consiste à désertter les occasions d'assujettissement : à s'arracher aux adhérences collectives ainsi qu'aux entraves personnelles¹⁷. » Il rejoint, en cela, la pensée d'un Pascal Quignard dont l'œuvre consiste essentiellement à traquer et débouter ce qui, dans le *socius*, veut l'asservissement des vies et des volontés¹⁸.

La littérature, dans cette optique, se donne essentiellement à appréhender comme société des solitaires et « communauté politique insaisissable¹⁹ » où l'acte poétique consiste fondamentalement en une *déprise*. Rejetant la forme convenue des échanges, désertant les lieux de pouvoir traditionnels, s'absentant des rapports imposés, elle invente un *ethos* qui lui est propre. Une poétique de la désertion qui s'accomplit comme politique de la dissidence, appel à la désobéissance, affirmation des pouvoirs de l'ivresse et de l'extase, là où s'impose à chacun la nécessité d'« en finir avec sa propre docilité » et de « briser dans sa vie la sale habitude d'obéir²⁰ ». À l'époque du réseau intégral et de la communication instantanée ne jouissant plus que d'elle-même au sein de l'effervescence présentiste court-circuitant le temps de la réflexion et de la méditation par *like* interposés et partages pressés, la littérature agit sur le mode de la déconnexion et de l'interruption à la faveur de laquelle il

16. Yannick Haenel, *Les Renards pâles*, op. cit., p. 161.

17. Yannick Haenel et François Meyronnis, *Prélude à la délivrance*, op. cit., p. 49-50.

18. Voir Pascal Quignard, *Sur l'idée d'une communauté de solitaires*, Paris, Arléa, 2015.

19. Yannick Haenel, *Les Renards pâles*, op. cit., p. 101.

20. *Ibid.*, p. 21.

redevient possible de ménager un écart dans la pensée. Là où l'information nous poursuit partout à la manière d'une Érinnye veillant à bien nous emplir et à nous gaver de manière à ce que, privés de rien, nous n'ayons plus accès à ce *rien* qui marquerait la fin de notre dépendance, la mise à l'arrêt du mental s'impose comme une mesure d'hygiène, un exercice authentiquement spirituel. Que l'on se garde d'y voir un simple repli, une forme élégante de solipsisme confinant à l'autisme: c'est d'un écart critique qu'il s'agit, d'un «bond hors du rang des meurtriers» (Kafka) qui est aussi un «saut dans l'existence»: «Une volonté humaine ne pourra jamais rien contre le nihilisme, ni contre la répression sociale qui l'étaie, observent Haenel et Meyronnis, mais *une expérience poétique*, même la plus solitaire, même la plus pauvre, peut révéler, furtivement, ce dont elle se dégage²¹.» Aux orphiques il suffisait d'une poignée de mots gravés sur des lamelles d'or pour pouvoir s'orienter dans l'au-delà. À nous les vivants pas encore tout à fait morts, il suffit d'une seule «phrase de réveil» pour s'ouvrir l'accès à cet «autre pays» flottant entre les points du temps où la parole qui vous porte *s'emparade* brusquement en se dégageant de ce qui entravait son élan. Par elle, on entre dans le libre que masque habituellement le souci où se noie le social pour ne plus exister qu'à travers des éblouissements au côté desquels rien n'a de véritable importance hors du sentiment de pouvoir à nouveau se sentir pleinement vivant.

21. Yannick Haenel et François Meyronnis, *Prélude à la délivrance*, op. cit., p. 29-30.